
Jean-Pierre Brazs

MURS

dans « LOGES. Le mur, espace de l'habité, lieu et enjeux » / éditions de la ville basse, Grigny, 2014.

Dans une ville - labyrinthe des murs sont oubliés, d'autres disparaissent.
Les habitants de l'épaisseur des murs n'osent plus traverser la rue.
Au fond d'un jardin un mur pousse d'abord lentement puis monstrueusement.
Des murs voyageurs sont attendus et se donnent en spectacle.
Des murs sont habités de bruits qui confondent le dehors et le dedans.
Sur un mur blanc s'incrument les ombres des passants.
Des enfants enterrent leurs jouets au pied d'un mur pour faire pousser leurs rêves.

(extraits)

Une histoire de murs, c'est une histoire comme les autres, sauf qu'elle parle de murs. C'est toujours la même chose : il faut un début, la première pierre ; c'est le plus facile (on a toujours une pierre dans sa poche). C'est ensuite que tout se complique. Un bon maçon de mur de pierres sèches s'installe entre le mur à construire et un tas de pierres disparates. Pour éviter de se retrouver à la fin de l'ouvrage avec un rebut de pierres mal foutues et inutilisables, le maçon tourne le dos au tas de pierre, agrippe en aveugle la première venue et cherche l'endroit où elle pourra s'installer. Une histoire, c'est la même chose : après le début, il faut avancer, trouver une place pour chaque bribe, accumulée parce qu'elle passait par là, parce qu'elle remontait à la surface du bocal à souvenirs, parce qu'un ami vous a fait le cadeau de raconter un petit bout de sa vie.

*

Souvent, je fais le rêve d'être dans une ville, de m'y perdre, de parcourir des rues, des ruelles, rarement des avenues, de chercher, de retrouver parfois des endroits déjà parcourus ; personne qui pourrait me guider, simplement me dire où je suis ; tout se complique. Il doit pourtant y avoir des habitants : tant de fenêtres, de portes, tant de hauts murs, de rues, de ruelles, d'étroits passages, des escaliers même, des rues plus larges inclinées, trop inclinées, conduisant à des rues hautes, des jardins parfois, et des bancs, des fontaines. La cour d'une école. Vide. Pas d'arbres. Et pour compliquer plus encore la situation : la nuit qui tombe. Des rues sombres, des murs d'une teinte brune uniforme, aucune lumière d'un jour artificiel et derrière les rideaux des fenêtres, aucun éclairage. Rien, personne. Je ne trouve ni ma rue, ni mon immeuble. Je suis seul dans un décor, sans abri pour cette nuit.

Dans ce rêve, le pire est parfois d'avoir retrouvé le quartier où j'habite, d'en avoir douté, puis d'en être certain. Ma rue ! Mon immeuble ! La clef fonctionne ! Je pousse la porte. J'aurais du trouver à droite un portemanteau, puis l'étroit couloir, la porte de la cuisine et au fond, le salon, mes livres... Mais derrière la porte : rien.

Ou bien je trouve la rue, puis l'immeuble. J'entre. Un premier couloir, puis une grande salle, un alignement de portes, en choisir une, laquelle ? Un autre couloir ! Tourner à gauche, ou à droite ? Un couloir plus large ; à nouveau une grande salle, pas de fenêtres. Un couloir encore. Ma chambre enfin ! Non. La ressemblance pourtant était frappante. Était-ce bien le bon immeuble ? Dans la bonne rue ?

Ou alors, après une longue course dans une ville déserte, je suis sur le point de trouver ma maison ; je reconnais les lieux familiers qui l'annoncent : la boutique où je fais régulièrement mes courses (le rideau de fer est tiré, mais la boutique est bien là), le petit café au coin de la rue (il ouvrira bientôt, c'est certain). Je ralentis le pas, dans quelques instants tout ira bien ; au prochain carrefour, il suffira de tourner à gauche, ce sera ma rue. J'y suis : un terrain vague, plus rien, pas même un pan de mur, et pourtant il fait clair, le jour s'est levé.

Se réveiller, sortir du rêve, être dans son lit, ne pas ouvrir les rideaux, encore moins les volets, de peur que le dehors ait disparu, qu'il faille choisir : le dehors ou le dedans, jamais les deux ensemble. Et comment passer de l'un à l'autre ? Il faut bien à un moment, en franchissant le mur, être à la fois dehors et dedans ou ni dehors, ni dedans. Le pire serait d'abandonner le dedans et de ne pas trouver de dehors, avec l'impossibilité de faire marche arrière et d'être pour toujours dans l'épaisseur du mur, à l'endroit d'une porte. Pourquoi alors ne pas tenter une sortie, vers une autre porte, (pourvu qu'elle soit libre) ? Mais il faudrait risquer le grand saut. Le plus souvent l'habitant d'une porte, regarde le mur d'en face, s'arrange comme il peut, installe un matelas, une boîte en carton pour ranger quelques affaires personnelles, quelques bouteilles d'eau, un petit réchaud, un livre peut-être, que quelqu'un aurait abandonné.

*

Au fond de mon jardin, il était tout petit le muret, puis chaque année, il a grandi. J'ai envisagé dans un premier temps, puis abandonné cette hypothèse, que cet effet de grandissement pouvait être dû au fait que moi-même je rapetissais. En retrouvant à l'âge adulte des lieux de son enfance, on constate que les meubles ne sont pas si hauts, que les espaces sont moins larges, et qu'on parvient facilement au fond des longues perspectives qu'on croyait inatteignables. Pourquoi pas l'effet inverse ? J'ai ensuite pensé que de discrets ouvriers venaient chaque jour poser en mon absence une rangée supplémentaire de briques. J'ai envisagé aussi qu'une force chtonienne puisse pousser le mur par en dessous. Et si c'était le sol qui s'érodait, dégageant petit à petit un mur autrefois à l'air libre, qu'un cataclysme aurait enfoui brutalement ou que des sédiments auraient lentement recouvert.

Progressivement le muret est devenu mur. Dans un premier temps il fut possible de l'enjamber facilement, au point que son utilité pouvait être discutée. Puis il est devenu aussi haut que certains murs d'enclos, mais pas vraiment utile, puisque long de seulement quelques mètres et ne formant aucun angle. Une fois parvenu au format d'un carré parfait, le mur s'est stabilisé en un écran de brique facilement contournable. Il ne formait pas un véritable obstacle, simplement un morceau de proximité dans le grand panorama des lointains.

Le mur est resté plusieurs années dans cet état, jusqu'à se faire oublier. L'étrange était qu'aucune érosion ne semblait l'atteindre et qu'il n'hébergeait aucune des mousses occupant habituellement les parois humides. J'avais pris soin de n'y faire grimper aucun végétal. Son ombre m'avait simplement obligé à organiser différemment mes plantations.

Toutes les hypothèses émises pour expliquer la lente montée du mur devinrent caduques le jour où il a subi une brusque poussée de croissance, d'abord en longueur et de quelques mètres seulement. Il n'aurait pas fallu que le mur devienne trop long, m'obligeant alors à de pénibles contournements. Cette poussée latérale fut le préalable à un phénomène d'épaississement du mur, si bien que rapidement un large parallélépipède endommagea de façon irrémédiable une partie de mon potager. J'avais jusqu'alors observé la croissance du mur avec curiosité et sans véritable inquiétude,

trouvant même un agrément à disposer d'un rempart contre le vent, le soleil et les regards. Cette façon d'empiéter sur mon petit territoire m'obligea désormais à considérer le mur comme un danger.

Dès lors, le préalable à toute contre-attaque était d'identifier la stratégie de mon encombrant voisin. Dans les jours qui ont suivi, le massif de brique ne s'est pas élargi. C'était déjà ça. Il aurait pu en effet poursuivre son invasion, au point d'occuper tout mon potager et m'obliger, si j'avais voulu poursuivre mon activité de jardinage, à m'installer au sommet de la terrasse. Il aurait simplement fallu la rendre accessible et apporter suffisamment de bonne terre. Avec le recul dont je dispose désormais, ce jardin suspendu, installé à quelques mètres du sol naturel, aurait été une heureuse solution. Mon potager se serait trouvé à l'écart de tout vandalisme, il aurait constitué un agréable refuge (ou même une place forte en cas de besoin). Il aurait pu servir de lieu d'expérimentation et constituer un modèle pour un urbanisme nouveau.

Le mur ne s'est pas élargi et j'ai vite compris quel projet était à l'œuvre : en s'épaississant il se fabriquait un soubassement, certainement en prévision d'une croissance verticale. Elle fut brutale et rapide. Toute action visant à l'arrêter en sapant sa base aurait provoqué un tel effondrement de matériaux que toute vie alentour aurait été ensevelie sous un immense tas de décombres. La solution fut de laisser croître le mur. Il ne se priva pas de cette liberté. Il y trouva même l'occasion d'en jouer et se découvrit d'incroyables souplesses. Il ondula en volutes de plus en plus compliquées. Un ample mouvement oblique fit craindre un moment son effondrement, mais le mur semblait conscient des règles de l'architecture et équilibra rapidement le dangereux porte-à-faux par un mouvement opposé. Ce tour de rein accompli, le mur continua à s'offrir en spectacle dans une danse inouïe, dont je perçus les derniers mouvements dans les nuages qui s'étaient accumulés au-dessus de mon jardin.

Étant hors de portée de mon regard, le mur s'est certainement immobilisé. Bien que figé, il devint une attraction. On venait de loin admirer le prodige, s'étonner de l'ouvrage, recueillir mon témoignage. Le soubassement fut vite occupé par des graffitis, des tags et des affiches.

*

Il n'y a plus besoin de courir, ce sont parfois les murs qui bougent. Rien ne les annonce, mais ils arrivent de loin et se rapprochent lentement, ce qui permet à des guetteurs de diffuser la bonne nouvelle, laissant au public le temps de s'installer. C'est parfois l'occasion pour des familles entières de se réunir, toutes générations confondues ; les plus âgés racontent quelques passages de murs mémorables. Depuis les écoles, des classes entières se déplacent avec une certaine précipitation. Pour beaucoup d'enfants, c'est une première fois. Chacun veut être au meilleur endroit, certains prévoient des victuailles, d'autres apportent des instruments de musique, avec l'intention d'improviser au rythme du déroulement. Car, si vue de loin, la muraille semble avancer sans heurts, une fois face au public, elle peut ralentir, accélérer, marquer le pas. Son parcours n'est pas toujours rectiligne : il lui arrive d'onduler, ni sa progression régulière : il peut effectuer un retour en arrière, très bref, puis repartir lentement, accélérer à nouveau. Le long mur peut parfois s'égarer dans d'étonnantes sarabandes.

Si la plupart du temps tout se passe bien, il n'est pas rare que surviennent des événements imprévus qui perturbent le cours du défilé. Il est arrivé que le mur s'arrête au beau milieu d'une ville, refuse d'avancer, séparant pendant de longues heures des quartiers entiers, avant de faire demi-tour. Une autre fois, un pan de mur s'est emballé, jusqu'à bousculer le mur précédent (qui depuis ne se déplace plus sans états). Il n'y a pas si longtemps, des enfants pouvaient encore s'amuser à courir devant la paroi de

tête, y attacher des cordes, et jouer à tirer le mur. Il leur fallait anticiper ses brusques accélérations ; les plus audacieux s'écartaient au dernier moment. Ce jeu est désormais interdit, sauf dans les régions où il est considéré comme appartenant à une tradition locale.

Ce qui est le plus attendu, ce sont les « arrêts sur fenêtre ». En effet, les murs peuvent être de simples murs, qu'on imagine pouvoir enclore un verger, protéger un parc ou un entrepôt, mais il existe aussi des murs percés de nombreuses fenêtres. C'est le cas pour les façades des immeubles d'habitation. Quand le défilé s'immobilise sur ce genre de mur, le public entreprend d'étranges rituels : tout le monde se lève ; ce ne sont que cris, rythmés par des bruits de casseroles, les bras s'agitent, les mains frappent en rythme. Si la nuit est tombée, on allume des bougies et des briquets dont les flammes se balancent au-dessus des têtes. Tout ce qui peut signifier qu'une vie existe devant le mur est mis à contribution, car chacun est persuadé qu'il peut y avoir quelqu'un derrière une fenêtre fermée, endormi peut-être depuis longtemps. Il serait possible de le réveiller ; il se lèverait, ouvrirait la fenêtre, on le verrait s'étonner ; on ne braquerait pas tout de suite un projecteur sur lui, de peur de l'éblouir et peut-être de l'effrayer ; on attendrait un geste amical de sa main, un sourire même ; on se tairait pour entendre peut-être sa voix. Quelqu'un pourrait même lui parler, pour l'inciter à répondre. Mais la chose ne s'est jamais produite. Aucune fenêtre ne s'est jamais ouverte. Certains ont prétendu avoir vu derrière les vitres, bougé un rideau, frémir une vague lueur, passer une ombre. Ils l'ont crié aux autres, pointant un doigt vers la fenêtre, se retournant vers les incrédules, s'agitant, cherchant à convaincre, décrivant l'apparition avec toujours plus de précisions, inventant des détails pour être mieux écoutés. En général, ceux-là, qui ont vu, se tournent à nouveau vers la fenêtre, le regard fixe, et se taisent. D'autres, de rage et de déception, lancent parfois des pierres vers les vitres immobiles.

Quand les murs ont tous défilé (ce qui peut prendre plusieurs jours), chacun reprend ses activités habituelles. Il n'est pas rare de voir quelqu'un partir avec un petit bagage, accompagner le mur, revenir parfois, ou pas.

*

Par définition, le bruit est produit par des vibrations de l'air auxquelles notre oreille est sensible. Il pose des problèmes difficiles à résoudre, parce que les espèces vivantes doivent, pour se perpétuer, organiser de nombreuses activités. Certaines sont vitales : boire, manger, dormir, se protéger du froid, se reproduire. Elles ne sont pas particulièrement bruyantes (bien que des chansons de fin d'agapes, de puissants ronflements ou des brames nocturnes puissent troubler de paisibles tranquillités). Pour l'espèce humaine, ces activités en génèrent d'autres qu'il conviendrait d'appeler secondaires, bien qu'elles soient indispensables : cultiver la terre, extraire des matières premières, les transformer, se déplacer, transporter, etc. Organiser ces activités pour une population de plus en plus nombreuse a conduit à améliorer des performances techniques. Dans les premiers temps de la mécanisation tout se passa bien : le grincement de l'aile du moulin accompagnait le souffle du vent, celui de la roue à aube le flux continu de l'eau, le cliquetis de l'horloge donnait une sonorité au temps qui passe. L'idée de contenir dans un étroit volume une petite explosion de gaz inflammable pour actionner un piston bouleversa la situation. Les moteurs à explosion sont bruyants et souvent, se déplacent avec les véhicules qu'ils équipent. Une autre pollution sonore (c'est le terme employé désormais) est la conséquence de la toujours plus forte concentration des populations humaines. Il est bien connu en effet que le moyen le plus économique pour affirmer sa présence est de faire le plus de bruit possible. Ainsi, en plus des missions traditionnelles (se protéger des animaux sauvages, du froid et de la

pluie, mettre les biens précieux et les intimités à l'abri des prédateurs, mettre à l'écart les indésirables), fut confiée au mur une nouvelle mission : protéger du bruit.

Quand on se trouve dans une pièce isolée de l'extérieur par un mur, il est courant de penser qu'on ne perçoit qu'une partie des bruits venant du dehors : ceux que le mur n'a pu arrêter, qu'il a transmis, atténués certes, mais que notre oreille capte et se doit d'interpréter. Il nous est parfois difficile d'en identifier l'origine et la nature, car les bruits, proches ou lointains, s'empilent, se contredisent, s'amplifient, se superposent (rarement) en harmoniques. Nous les interprétons la plupart du temps comme de simples bruits venant du dehors.

Il existe pourtant des bruits très particuliers parce que faibles, persistants ou obstinés : ils semblent appartenir au mur, en sourdre, au point qu'on pourrait croire qu'ils y sont enfermés, qu'il suffirait de déchirer le papier peint pour les libérer, qu'alors ils glisseraient lentement sur le mur, pour se condenser finalement en une infime goutte d'eau, se dessécher en une particule de poussière, ou s'évanouir en un halo légèrement coloré.

De tels bruits ne sont pas des manifestations extérieures traversant le mur, ils l'habitent. Ce sont eux, par exemple, qui dessinent les motifs du papier peint, au point qu'il faille les accepter pour ne pas supporter une paroi blanche, lisse et silencieuse. Les fleurs de ces papiers se répètent de haut en bas et sont calmement accompagnées du bruit qui continue de les peindre. C'est pour cette raison qu'il faut veiller à ne pas introduire dans une chambre d'enfants des paysages de mer agitée, pour ne pas risquer de les réveiller par des bruits de tempête et de cornes de brume.

Il se peut même qu'un mur abrite un artiste. Antonin Artaud citant Van Gogh évoque des murs qui dessinent : *« Qu'est-ce que dessiner ? Comment y arrive-t-on ? C'est l'action de se frayer un passage à travers un mur de fer invisible, qui semble se trouver entre ce que l'on sent et ce que l'on peut. Comment doit-on traverser ce mur, car il ne sert de rien d'y frapper fort, on doit miner ce mur et le traverser à la lime, lentement et avec patience »*.

Que faire si on découvre un mur blanc, un mur sans bruits dedans, sans personne qui gratte, mine ou lime ? Ne pas s'inquiéter. Surtout ne pas alerter les autorités. Il faut simplement lui trouver un bruit locataire et le laisser faire. Après un temps d'adaptation, le bruit se manifestera, d'abord de façon imperceptible, en essayant différentes fréquences jusqu'à trouver la bonne : celle qui dessine. Il prendra alors plus d'assurance et se manifestera régulièrement. Il sera important de bien surveiller les deux parois du mur, car un mur ça dessine des deux côtés : sur le versant public du dehors et sur celui, intime, du dedans.

*

Il suffit de renverser la boîte sur la table. Alors, les cubes aux faces de toutes les couleurs forment un tas. L'enfant prend les cubes un par un, les empile, de plus en plus haut, au point qu'il devra se hisser sur la pointe des pieds pour poser les derniers. L'équilibre est de plus en plus précaire pourtant, le mur tient debout ; un cube de plus et il pourrait tomber ; il tient bon, encore un cube, un autre, un autre encore ; et pour que le mur tombe enfin, un petit geste faussement maladroit et le cri de peur et de joie de l'enfant, qui pourra recommencer à construire. Une maison, peut-être : il suffira de monter quatre murs.

Les vrais murs jouent à pile ou face. Ils ont de la puissance, le dedans quand il pousse, et le dehors aussi. Les deux forces conjuguées font tenir le mur, mais un léger déséquilibre suffit pour produire l'effondrement. Un bref moment d'inattention, un

dedans un peu fatigué et qui pousse moins fort, un dehors qui décide de pousser ailleurs, et le mur dégringole d'un côté ou de l'autre.

Il arrive aussi qu'on détruise des murs parce qu'ils sont usés par l'âge, mal placés, ou devenus inutiles : ils encombrant. L'opération est plus ou moins spectaculaire. On y va par pans entiers à la boule d'acier balancée contre le mur, ou à la pelleteuse qui le mange morceau par morceau, ou d'un coup, à l'explosif. Le résultat est toujours le même : un tas, des fragments entassés en décombres. Alors on feint de découvrir que les pièces du puzzle sont bifaces. On le savait, mais on n'avait jamais vu ensemble le dedans et le dehors du mur. On pourrait reconstruire un mur nouveau, dehors et dedans mélangés, ou mieux : un mur toutes faces « dehors » dedans, et toutes faces « dedans » dehors. Une rue entière deviendrait un dedans. Pour que l'illusion soit parfaite, il faudrait ranger les bruits du dehors dans le dedans et jeter les paroles intimes à la rue : les conversations, les engueulades, les passions chuchotées, les « passe-moi le sel », les « qu'est-ce qu'on mange ce soir ? », les « comment ça s'est passé à l'école ? », les « tu m'emmerdes avec tes histoires, toujours les mêmes; arrête d'en parler, fais-le ! », les « si tu continues, je me tire ! », les « et si on se prenait un week-end au bord de la mer ? ». Tout ça dehors, mélangé avec les « passe-moi le sel » des autres, et ne plus pouvoir rentrer chez soi à cause du bruit des voitures, des motos, des sirènes de pompiers qui occupent la salle de bains, les cris de la cour de récréation installés dans la cuisine, sans parler de la chambre à coucher où s'est réfugié le dernier match de foot. Et le bruit de la mer : où le mettre ?

Le mieux serait de revenir à la normale, remettre le « dedans » dedans et laisser le « dehors » dehors. Mais à nouveau, une fois dedans, il faudra gratter les murs pour trouver un peu d'ailleurs.

*

À l'occasion d'une opération de rénovation, quelques murs furent abattus. À certains endroits, le projet était d'en reconstruire d'autres, ailleurs de planter des arbres ou de percer une route pour encourager les allées et venues.

Aux pieds des habitations désertées destinés à la casse, il fut procédé à quelques forages, dans le but d'y installer les explosifs destinés à assurer la chute des immeubles. De cette manière, on extrait en général des carottes de terre et de gravats. Ce fut le cas pour les premiers forages, puis apparurent des fragments d'objets, des morceaux de tissus et un petit pied en matière plastique. Tous les forages suivants ont mis à jour des morceaux de jouets. Le hasard ne pouvait seul expliquer cette prolifération, si bien qu'il fut sagement décidé de procéder à une fouille systématique au pied de l'immeuble. Sur une cinquantaine de centimètres de profondeur et une largeur d'un mètre environ, il a suffi d'excaver à la pelle, puis de trier les déblais pour en extraire de nombreux jouets. Dans un registre d'inventaire, pour chaque objet numéroté, mesuré, décrit et photographié, fut soigneusement notée la position initiale dans la tranchée. J'ai pu avoir accès à ce précieux document quelques années après la destruction de l'immeuble.

L'étude des photographies et les rapprochements effectués avec des catalogues de jouets, édités par les grandes enseignes de la distribution à l'occasion des fêtes de Noël, m'ont permis de dater les jouets dans une période allant de 2008 à 2010.

Les jouets ont-ils été enterrés en une ou plusieurs fois ? Par qui ? Pour quelles raisons ? Seule une enquête auprès de la population pouvait apporter des réponses à ces questions. Je décidais de l'entreprendre, malgré d'évidentes difficultés : les anciens habitants de l'immeuble avaient été dispersés dans d'autres quartiers, parfois dans d'autres villes ; certains même avaient rejoint leur pays d'origine. J'ai pu néanmoins

recueillir quelques témoignages d'adultes, à partir desquels je peux aujourd'hui affirmer que des parents avaient constaté que des jouets disparaissaient parfois de la chambre de leurs enfants, qu'ils ne s'en étaient pas inquiétés, parce qu'il était fréquent que les enfants négocient des échanges, ou simplement perdent un jouet. Les quelques enfants rencontrés n'ont pas été très loquaces et j'ai très rapidement eu l'impression que je tentais de pénétrer dans un jardin secret dont l'accès m'était rigoureusement interdit. Un enfant pourtant m'a déclaré : « il fallait choisir un mur au soleil », un autre : « c'était important de voir le mur depuis la fenêtre de ma chambre », un autre encore : « après, il suffisait d'attendre ».

De si fragiles informations ne m'ont pas permis de reconstituer une suite précise d'événements, et encore moins de comprendre les intentions ayant conduit à l'enterrement de jouets au pied d'un mur. On peut simplement penser que l'organisation de ce cérémonial fut de la seule responsabilité des enfants. Dès lors, chacun peut librement imaginer le déroulement des opérations.

Voici ma version des faits. On connaît les « bourses aux jouets » qui permettent de recueillir des jouets inutilisés ou délaissés. Ils sont triés, réparés et retrouvent dans d'autres mains le pouvoir de transformer le faux en vrai, le petit en grand, le maintenant en ailleurs ; les poupées retrouvent la parole, les pistolets en plastiques aussi. Un enfant, ayant constaté qu'il était fréquent de mettre en terre des êtres chers, décida d'enterrer son jouet préféré. Il avait observé par ailleurs que la terre nourricière était capable de transformer les semences en plantes, que ce qui lui était confié pouvait se développer de la façon la plus inattendue. Il pouvait donc germer quelque chose d'un jouet ; les rêves qu'il contenait pouvaient devenir grands. Il suffisait de le mettre en terre, dans un lieu exposé à la chaleur du soleil et qui ne risque pas d'être perturbé par des travaux ou par d'autres plantations. Il fallait aussi (c'était très important) pouvoir facilement guetter la germination et observer ensuite la pousse et la floraison du jouet. Le meilleur endroit de toute évidence était devant le mur de l'immeuble d'en face.

L'enfant qui procéda à la première plantation d'un jouet le fit discrètement (la nuit tombe très tôt en novembre). Il n'osa pas en parler, ni à ses parents, ni à son meilleur ami, préférant attendre les premiers résultats de son jardinage ; sans doute au printemps. Rien ne poussa, si bien qu'il changea de stratégie. Il pensait que son idée était bonne, mais qu'elle aurait certainement plus de force si elle était partagée avec d'autres. C'est la raison pour laquelle il décida d'utiliser ses réseaux de relation, en privilégiant d'abord ses amis les plus fiables, pour organiser des plantations collectives. Garçons et filles se réunirent dans le plus grand secret, par petits groupes (pour ne pas attirer l'attention). Il fallait convaincre de l'utilité du projet, élargir le groupe initial, puis mettre au point les protocoles de réalisation, se répartir les responsabilités, autant pour les discrets enterrements que pour la surveillance des germinations. Il fallait aussi anticiper les façons de réagir, dans le cas de floraisons exubérantes ou inattendues des rêves.

*

Certes les murs séparent, et parfois de façon radicale, mais il est permis néanmoins de les renverser ou de les inverser ; pourquoi ne pas les traverser, les mettre sens dessus dessous, les retourner ou les contourner, ou les escalader pour porter loin le regard ? Tant d'efforts peuvent donner un sens à une vie.

Il est plus facile de simplement longer les murs. Les gens qui passent y laissent leurs ombres. On sait depuis longtemps qu'elles sont plus visibles sur un mur clair et par beau temps, que les murs blancs s'assombrissent plus vite dans les quartiers très fréquentés et aux heures de grande affluence, que les ombres du jour attendent celles

de la nuit. Chaque ombre se dépose en profitant de la légère porosité de la précédente, si bien que les incrustations répétées forment sur le mur un film dans lequel les couches fines et successives d'ombres sont très difficiles à séparer. Elles imprègnent le mur et toute tentative de ravalement est inutile.

Un mur nouvellement construit, vierge de toute ombre, est une attraction. À la belle saison, quand aucune brume ne tamise la lumière et que les ombres sont fortes, on vient de loin pour attendre la première. Celle-ci venue, les discussions s'engagent et les paris aussi, car la deuxième ombre peut apparaître à tout moment et aux endroits les plus inattendus, la troisième aussi, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le théâtre mural s'encombre d'une foule. Sur les premières ombres venues s'en déposent d'autres, qui épaississent le gris en un noir de plus en plus profond, si bien que les ombres nouvelles ne se distinguent plus de l'obscurité sur laquelle elles s'étendent. Le public alors se disperse, pensant que rien ne peut plus se passer, qu'aucune nouvelle histoire ne pourra se raconter sur un tel mur. Pourtant, sa partie haute reste claire plus longtemps et il arrive, une fois les soubassements ombrés de façon uniforme, qu'un oiseau passe dans le ciel blanc du mur.